

Introduction

Platon rendant visite au tyran Denys de Syracuse. Le fait semble improbable. Comment le plus grand esprit de son temps aurait-il pu vouloir rechercher la compagnie d'un des pires despotes de l'époque ?

Pourtant, en 387 avant notre ère, le philosophe s'était bel et bien rendu en villégiature en Sicile sur l'invitation du tyran. Il avait même été reçu à la cour avec les égards dignes d'un roi. En retour, charmé du bon accueil et envoûté lui-même par le dictateur, Platon entreprit de l'initier à la philosophie. Mal lui en prit : Denys, vite fatigué par son ton moralisateur, fit jeter l'impudent et imprudent philosophe dans la première embarcation venue.

Le navire spartiate prit la mer, croisa la route de pirates qui s'en emparèrent, capturèrent le philosophe qui fut aussitôt vendu comme esclave. Racheté plus tard et libéré pour « vingt mines d'argent », Platon s'assurera de ne plus quitter Athènes, où il se consacra plus sagement à la création de son Académie.

Le grand Platon s'était complètement trompé sur la personne du tyran Denys. Son illusion était double, car, au prestige d'homme d'État qu'il lui avait prêté, était venu s'ajouter sa croyance qu'il était possible de l'éclairer des

lumières de la philosophie et de l'enseignement de son maître Socrate.

Dès lors, dans la mesure où un esprit aussi remarquable que celui de Platon s'était laissé abuser, il est aisé de comprendre le pouvoir que les dictateurs purent exercer sur les foules. Une fascination qui laissa place à la désillusion, à la colère et à la haine, mais une fascination qui ne doit pas faire oublier qu'au-delà de ces émotions, il importe plus que tout de chercher à comprendre les mécanismes du mal, à saisir le « *diabolus ex machina* » qui, avec tout l'art des imposteurs, œuvre dans l'ombre en attendant son heure.

La biographie de dictateurs constitue indiscutablement un terrain fécond en controverses, mais il est certains aspects de leur vie intime qui nous sont connus par le témoignage de leurs proches ou parce ce qu'ils en ont dit dans leurs journaux, leurs mémoires ou leur correspondance. Cela n'exclut pas, bien sûr, la possibilité d'histoires plus ou moins apocryphes, les récits les plus sordides venant se substituer à la légende dorée des hagiographies.

Dès lors, il est difficile d'imaginer que l'on puisse – et encore moins que l'on souhaite – nuancer l'image qu'ils ont laissée, même si cela ne doit pas impliquer de s'en tenir à une légitime condamnation de ce qui fut leur politique. Spinoza nous invitait à ne pas haïr, ne pas juger, mais toujours chercher à comprendre.

Un principe noble, mais rude.

Et pourtant, malgré tout ce que nous inspirent les monstruosité passées, nous devons nous efforcer d'éclairer ceux qui furent, malgré tout, des hommes. En illustrant quelques-unes de leurs faiblesses, en mettant en lumière certaines manies étonnantes, en développant des aspects insolites de leur existence, nous n'arriverons peut-être pas à expliquer ce basculement, cette corruption démoniaque

de l'humain, mais cela participera sûrement de ce mouvement qui doit nous pousser en toutes choses à préférer la connaissance, l'ouverture et la curiosité d'esprit, plutôt que l'obscurantisme de jugements a posteriori.

C'est aussi l'occasion d'une réflexion sur le rapport étroit qu'entretient le pouvoir avec la folie : « Le pouvoir tend à corrompre, le pouvoir absolu corrompt absolument. Les grands hommes sont presque toujours des hommes mauvais. » Cette pensée d'Emerich Acton est caractéristique d'une époque où l'on commença à s'intéresser vraiment à la psychopathologie des empereurs.

Le XIX^e siècle était riche en autocraties et, bien que le monde n'ait pas encore connu les totalitarismes du siècle suivant, on cherchait déjà à comprendre l'influence que pouvait avoir sur un homme l'exercice d'un pouvoir illimité. Une étude que mena notamment l'historien français Franz de Champagny, spécialiste de la Rome antique, associait déjà l'*hybris* des Grecs (ὕβρις), la démesure, à un pouvoir sans frein :

« De là ces étranges natures impériales, ces types qui ne se retrouvent pas ailleurs dans l'humanité, ces hommes qui après avoir gouverné sinon avec vertu, du moins avec prudence furent tout à coup pervertis ou jetés en démence par le pouvoir : Néron, Caligula. De là ces monstres de sang et de folie [...]. Il y a chez eux du vertige : placés trop haut, la tête leur a tourné ; ils ont vu sous leurs pieds un trop immense espace, trop de peuples, trop de pouvoir et en même temps aussi un précipice trop glissant. Leur cerveau n'a pas tenu à ce mélange d'excitation et de terreur¹. »

Ces empereurs romains ne sont bien sûr pas les premiers autocrates de l'histoire, mais ils constituent un point de départ intéressant pour cette petite exploration de l'intimité des dictateurs. Caligula, paradigme même de l'autocrate psychopathe ayant atteint le sommet de la luxure et

de la cruauté avec un triple inceste sororal, annonce celle de Néron, figure d'apocalypse, symbole du vice et de la barbarie entaché par les meurtres de son demi-frère et de sa mère. À ce titre, le règne d'Héliogabale clôt avec le même esprit de folie et de démesure cette infernale trilogie impériale.

Ces règnes placés sous le signe de la cruauté, de la terreur, de la paranoïa et de la folie vont trouver dans l'histoire de nombreux échos qui se feront tristement connaître par leur influence délétère et leur contribution sanguinaire à l'humanité.

D'ailleurs, on sera heureux, pour une fois, de l'absence de parité hommes-femmes, celles-ci étant largement minoritaires dans une « profession » presque exclusivement masculine. Cependant, l'histoire a également connu quelques terribles femmes autocrates qui s'attachèrent à prouver qu'il n'existe pas de sexe faible.

Moins nombreuses que les hommes, elles n'en furent pas moins cruelles, à l'instar des impératrices Théodora et Irène. Si la première se distingua par une destinée hors normes (de simple prostituée, elle devint impératrice byzantine), l'histoire de la seconde fut profondément entachée par les atrocités par lesquelles elle se distingua, prouvant ainsi tristement que les femmes peuvent être égales en tout aux hommes, même dans le crime.

Égales, mais peut-être pas au point de se faire diviniser et d'inventer en leur honneur une religion. C'est ce que fit al-Hakim, un calife ayant régné sur Le Caire, qui fut longtemps ignoré en Occident avant d'être redécouvert par Gérard de Nerval lors de son voyage en Orient. L'écrivain, fasciné, fera de ce personnage des *Mille et Une Nuits* le héros d'un récit tout aussi romanesque : « Ces détails m'intéressaient tellement, que je voulus connaître enfin la vie de cet illustre Hakem, que les historiens ont

peint comme un fou furieux, mi-parti de Néron et d'Héliogabale². »

Cependant, il est des détails que l'on ignorerait bien volontiers, comme ceux qui permirent à Hongwu Ming de devenir empereur, de gouverner la Chine et de fonder la dynastie Ming, ou ceux qui valurent à Ivan le Terrible un surnom amplement mérité.

Cet exposé de leurs crimes est révoltant et redoutable en ce sens souligné par Procope qui craignait, en révélant les actes monstrueux, de stimuler l'émulation et de contribuer à la célébrité des êtres les plus vils et malfaisants : « Autre chose encore, pourtant, m'a souvent et longtemps retenu, quand j'aspirais ardemment à entreprendre ce récit : j'estimais en effet qu'il serait sans utilité pour la postérité. Car il vaudrait beaucoup mieux que les actions les pires restent inconnues des temps futurs plutôt que de devenir, lorsqu'elles parviennent aux oreilles des tyrans, des modèles à imiter³. »

Mais l'heureuse ignorance et l'oubli salvateur doivent s'effacer devant le devoir de mémoire. Une mémoire nécessaire à éclairer certaines périodes sombres de l'histoire occultée ou déformée par les idéologies ou les nécessités politiques. Robespierre, premier des dictateurs modernes, bénéficia longtemps d'une certaine indulgence et d'une étonnante oblitération des crimes dont on dit qu'il fut seulement le théoricien. N'aurait-il pas fallu se méfier de la violence politique, même lorsqu'elle est seulement verbale ? Longtemps après, d'autres théoriciens, comme Alfred Rosenberg, n'auront été craints que bien trop tard. Le monde avait déjà basculé dans la folie.

Pourtant, Benjamin Constant avait établi toute une thèse sur l'impossibilité d'un retour massif à la tyrannie, parce que les tendances guerrières, après Napoléon, ne pouvaient que disparaître, parce qu'un goût universel se

précisait pour le repos, les jouissances et la liberté individuelle... C'était ignorer l'aphorisme posé par Fustel de Coulanges qui avait sombrement remarqué que « ce n'est pas par des principes rationnels qu'on mène le monde ».

À ce titre, le XX^e siècle fut largement dominé par des principes irrationnels.

Et même démentiels.

Ce XX^e siècle allait être particulièrement fécond en dictateurs, tyrans contemporains au service desquels se mirent la science moderne et l'idéologie⁴, mamelles nourricières de ces jumeaux sombres du progrès. Certains s'emparèrent du pouvoir par un coup d'État, des crimes individuels ou collectifs, d'autres furent hissés au sommet par une population en quête d'un régime fort, fascinée au-delà de la morale par de terribles illusions. Lénine, Mussolini, Staline, Hitler, Mao, Pol Pot... Autant de noms qui furent les porteurs de rêves de tout un peuple avant de devenir synonymes des pires monstres que l'humanité put engendrer. À lire leurs méfaits, nous ne pouvons qu'être frappés par le sens de la démesure meurtrière caractérisant des existences qui auraient pu connaître une tout autre tournure, sans les terribles caprices du hasard et l'humaine faiblesse de peuples aveuglés par l'ignorance et une incompréhensible soif de violence.

Mais Démos se baigne dans le Léthé.

Les autocraties naissent de l'oubli du passé. C'est ce qui arrive quand un peuple, oublieux des leçons enseignées par l'histoire, se met à nourrir à nouveau des rêves insensés et est impuissant à voir que le populisme, rimant souvent avec bellicisme, n'est que la promesse cachée du malheur. C'est ainsi qu'une démocratie plaça légitimement Hitler au pouvoir. Un monstre sanguinaire qu'une autre destinée aurait pu condamner à l'existence médiocre et anonyme d'un peintre raté dont la malfaisance se serait

limitée à une piètre contribution à l'histoire de l'art. Au lieu de cela, le chaos délétère de la barbarie se déchaîna comme jamais dans l'humanité, avec dans le crime un coauteur monstrueux : Joseph Staline.

Ces démoniaques contrefaçons humaines furent assurément les dictateurs les plus meurtriers de tous les temps, mais le ventre des bêtes immondes était encore fécond. Après eux surgirent çà et là de tristes et pathétiques épigones. Batista, Fidel Castro, Khomeyni, Ceausescu, Pinochet, Kim Jong-il... Autant de personnages qui auraient dû rester cantonnés au second plan de l'histoire. Mais ces insignifiants trublions politiques, peu séduisants au moral comme au physique, réussirent à se distinguer par leurs exactions, et l'histoire finit par les remarquer, un peu à la façon dont certains malfaiteurs deviennent « bien connus des services de police ».

Comme Trujillo, Papa Doc, Bokassa ou Idi Amin Dada, ils commirent les pires atrocités par simple fantaisie, déclenchant une guerre par ennui, ordonnant par caprice un massacre ou une de ces atrocités que rien ne rédime. Leurs actions furent comme détachées du paramètre de la raison, mues par une seule et infernale volonté destructrice.

Infernale volupté également. À détruire et à jouir.

Avec eux, Éros n'est jamais loin de Thanatos.

Monstre protéiforme, Janus aux deux visages, le dictateur peut se montrer sous l'apparence glorieuse d'un chef charismatique célébré par la propagande d'État, un politique cynique et arrogant avec lequel les démocraties doivent négocier sans cesse ou la figure cynique et moqueuse d'un dirigeant se pensant immortel.

Fort heureusement, comme l'avait déjà observé Thalès de Milet, « rien n'est plus rare au monde qu'un vieux tyran », et la plupart des dictatures portent en elles les germes de leur propre destruction. Un destin inhérent à

la condition précaire d'habitudes de vie incompatibles avec la longévité. Ce n'est point hasard si presque tous les tyrans, nés de la violence, meurent violemment.

Ce fut d'ailleurs la seule leçon que le tyran Denys de Syracuse avait retenue de Platon. Pour ne pas l'oublier, il avait fait suspendre par un crin de cheval une épée destinée à lui rappeler que le pouvoir avait deux faces et qu'à la puissance s'associait toujours étroitement la possibilité d'une mort violente.

Saddam Hussein et Kadhafi avaient peut-être fini par oublier cette « épée de Damoclès ». Leur mort récente et le récit de leur exécution viennent clore cette longue liste d'atrocités.

Des exécutions que certains pourraient considérer comme un châtement juste, bien que tardif, ne seraient-ce l'arbitraire et la violence de ce qui ne fut, au mieux, que des parodies de justice. Ces vengeances brutales et expéditives ne furent finalement qu'une faible consolation pour les victimes terrifiées et pour l'humanité bafouée.

Elles nous rappellent néanmoins que les dictatures, bulles d'égotisme gonflées de violence, finissent très souvent par éclater avec fureur et fracas. Il ne peut rester d'elles que ces sombres taches indélébiles au regard de l'histoire et de ses témoins. « Ils sont venus comme des ombres, et comme des ombres partis⁵... »

1 Franz de Champagny, *Les Césars*, A. Bray, Paris, 1859, vol. I, p. 331.

2 Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, Gallimard, Folio classique, 1998, p. 469.

3 Procope de Césarée, *Histoires secrètes*, Les Belles Lettres, 2009, I, 6.

4 Léo Strauss, *De la tyrannie*, Gallimard, 1954, p. 42.

5 Thomas de Quincey, *Les Césars*, Le Promeneur, 1991, p. 142.

CALIGULA, l'inceste et la débauche

Les chefs de guerre ont souvent vu leur patronyme s'étoffer d'un qualificatif plutôt évocateur de leurs qualités premières : Alexandre « le Grand », Pierre « le Cruel », Ivan « le Terrible », Vlad « l'Empaleur »...

Pour Caligula, ce sera « la Petite Godasse ».

Voilà un surnom assez peu glorieux pour un empereur romain. Il serait né d'une plaisanterie militaire, le jeune Caius Julius Caesar Germanicus¹ ayant été élevé au milieu des soldats, il portait leur costume², dont la *caliga*, la chaussure des légionnaires.

Cependant, l'attribution de ce surnom n'eut rien de ridicule et fut surtout une marque d'estime et d'affection de la part de vieux soldats désireux d'honorer l'enfant d'un de leurs plus grands généraux. Il est vrai que, petit-neveu d'Auguste, arrière-arrière-petit neveu de Jules César et fils du grand Germanicus, Caligula bénéficia très tôt d'un immense prestige lié à ses illustres ascendants.

À son arrivée au pouvoir en 37, il succéda au sinistre Tibère, et les Romains se réjouirent d'avoir un jeune prince dont le comportement et le caractère laissèrent

penser à un retour de l'âge d'or. Le peuple aimait beaucoup ce jeune homme intelligent et pondéré qu'on considéra comme un nouveau Romulus et que la foule appela affectueusement son « nourrisson ».

Un prestige et une popularité qui n'allèrent pas tarder à s'émousser considérablement.

Si son père Germanicus eut une renommée immense en raison de sa personnalité et de ses nombreuses qualités qui en firent un personnage hors du commun, Caligula n'avait visiblement pas hérité du caractère paternel. Son règne, qui n'allait durer que trois ans et demi, fut très rapidement marqué par un événement qui allait considérablement ternir sa réputation.

Quelques mois seulement après son avènement, Caligula tomba gravement malade et l'on craignit pour sa vie. À l'annonce de son mauvais état de santé, l'émotion gagna Rome, et des foules s'amassèrent autour du Palatin pour y proclamer leurs vœux de prompt rétablissement. À cette occasion, portés par l'enthousiasme populaire, ou par le désir calculé de se mettre en avant, certains proclamèrent fort imprudemment qu'ils étaient prêts à offrir leur vie pour sauver celle du prince.

Au soulagement général, Caligula se rétablit, mais, comme on lui avait rapporté les vœux généreux de certains plébéiens, il trouva légitime de leur faire respecter leur promesse.

Puisqu'il était en vie grâce à leur sacrifice virtuel, il convenait donc de ne pas offenser les dieux en leur en faisant payer le prix. Pour célébrer sa guérison, on organisa des rites religieux de purification dans lesquels les malheureux plébéiens ayant tenu ces serments furent coiffés de la couronne de verveine des victimes, ornés des bandelettes du sacrifice et cérémonieusement jetés du haut de la roche Tarpéienne³.